



michael MORPURGO

CHEVAL DE GUERRE



FOLIO ★
JUNIOR

FOLIO 
JUNIOR

Michael Morpurgo

Cheval de Guerre

Illustrations de François Place

Traduit de l'anglais
par Diane Ménard



GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *War Horse*

-

Édition originale en langue anglaise publiée pour la première fois
en Grande-Bretagne en 1982 par Kay et Ward Ltd.

La présente édition est publiée avec l'autorisation
d'Egmont Books Limited,

239 Kensington High Street, London W8 6SA

© Michael Morpurgo, 1982, pour le texte

Tous droits réservés

L'auteur revendique le bénéfice de son droit moral

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2004, pour les illustrations

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2022, pour la traduction et la présente édition

À Lettice

*Plusieurs personnes m'ont aidé à écrire ce livre.
Je veux remercier en particulier Clare et Rosalind,
Sebastian et Horatio, Jim Hindson (vétérinaire),
Albert Weeks, le regretté Wilfred Ellis et le regretté
capitaine Budgett – tous trois octogénaires
de la commune d'Iddesleigh.
Michael Morpurgo*

*Pour Anaïs
François Place*

Note de l'auteur

Dans l'ancienne école du village, qui sert maintenant de mairie, sous l'horloge qui est toujours restée bloquée à dix heures une, est accroché un petit tableau poussiéreux qui représente un cheval. Un splendide bai cerise, avec une admirable croix blanche imprimée sur son front et quatre bandes également blanches au-dessus des sabots – des balzanes –, parfaitement assorties. Il regarde d'un air mélancolique le monde qui s'étend au-delà du tableau, les oreilles pointées en avant, la tête tournée comme s'il venait de remarquer notre présence.

Pour beaucoup de gens qui lui jettent un coup d'œil distrait, comme ils le font quand la mairie est ouverte pour des séances publiques du conseil municipal, des banquets célébrant la moisson ou des soirées festives, ce n'est que la vieille peinture à l'huile patinée d'un cheval inconnu, due à un artiste habile mais anonyme. Pour eux, ce tableau est si familier qu'il ne retient guère l'attention. Mais ceux qui l'observent de plus près verront,

écrit en lettres noires sur une plaque de cuivre ternie au
bas du cadre en bronze :

JOEY.
PEINT PAR LE CAPITAINE JAMES NICHOLLS,
AUTOMNE 1914.

Certains dans le village, rares à présent et de plus en plus rares au fil du temps, se souviennent de Joey de son vivant. Son histoire est écrite pour que ni lui, ni ceux qui l'ont connu, ni la guerre qu'ils ont vécue et au cours de laquelle nombre d'entre eux sont morts, ne soient jamais oubliés.

Chapitre 1

Mes souvenirs les plus anciens sont un mélange confus de vallons, d'écuries sombres et humides, de rats qui trottaient le long des poutres au-dessus de ma tête. Mais je me rappelle assez bien le jour de la vente des chevaux. La terreur que j'éprouvai alors ne m'a jamais quitté.

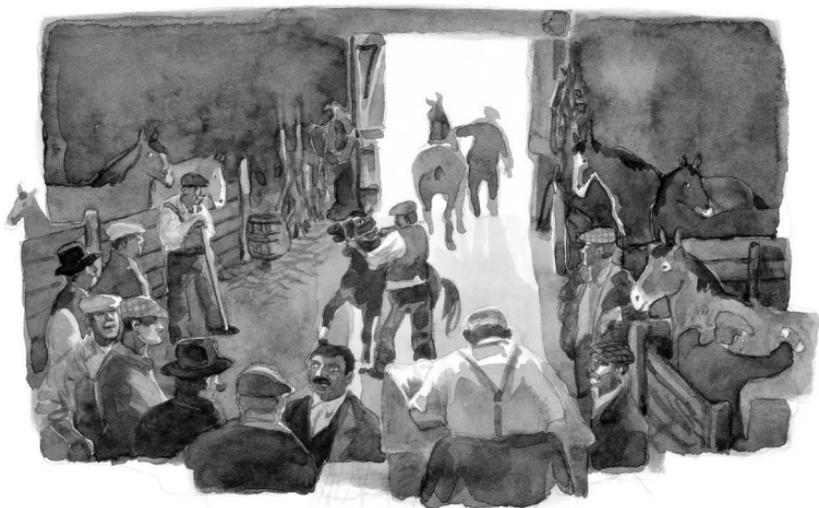
Je n'avais pas encore six mois, j'étais un poulain efflanqué, haut sur pattes, qui ne s'éloignait pas de sa mère de plus de quelques mètres.

Nous avons été séparés, ce jour-là, dans le terrible tumulte de cette vente aux enchères, et je ne devais plus jamais la revoir. C'était une belle jument de ferme, qui prenait de l'âge, mais dont les membres antérieurs et postérieurs révélaient toute la force et l'endurance d'un cheval de trait irlandais. Elle fut vendue en quelques minutes, et avant que je puisse la suivre de l'autre côté du portail, on l'emporta brusquement hors de l'enclos, au loin. Il fut plus difficile de se débarrasser de moi. Peut-être à cause de mon regard sauvage alors que je

cherchais désespérément ma mère des yeux dans l'enceinte, ou peut-être parce que aucun des paysans et des Tsiganes qui étaient là ne voulait d'un poulain demi-sang aux jambes grêles. Quoi qu'il en soit, ils marchandèrent longtemps, discutant de mon peu de valeur, avant que j'entende le marteau s'abaisser et qu'on m'emmène de l'autre côté du portail dans un autre enclos.

– Pas mal pour trois guinées, hein ? Pas mal du tout. Tu es tout feu tout flamme, toi, pas vrai ?

La voix râpeuse, embarrassée par l'alcool, appartenait manifestement à mon propriétaire. Je ne l'appellerai pas mon maître, car je n'aurais jamais qu'un seul maître. Mon propriétaire, donc, avait une corde à la main et titubait dans l'enclos, suivi par trois ou quatre de ses amis à la face rougeaude. Chacun tenait une corde. Ils avaient enlevé leur veste, retroussé leurs manches et tous riaient en s'avançant vers moi. Aucun homme ne m'avait encore jamais touché et je reculai à leur approche jusqu'à ce que je sente la clôture derrière moi et ne puisse aller plus loin. Ils se précipitèrent sur moi, mais ils étaient lents et je parvins à leur échapper en gagnant le milieu de l'enclos, où je me retournai pour les affronter de nouveau. Ils ne riaient plus, à présent. Je hennis pour appeler ma mère et je l'entendis me répondre comme en écho au loin. Je me ruai alors vers cet appel, moitié chargeant, moitié sautant par-dessus la clôture, mais je me coinçai une jambe avant en essayant de la franchir et m'arrêtai net. Tandis qu'on m'attrapait brutalement la crinière et la queue, je sentis qu'on me passait une corde autour du cou, qu'on me jetait à terre



et qu'on me maintenait là. J'avais la sensation qu'un homme était assis sur chaque partie de mon corps. Je me débattis jusqu'à ce que je sois à bout de forces, ruant violemment chaque fois qu'ils semblaient relâcher leurs efforts, mais ils étaient trop nombreux et trop forts pour moi. Je sentis qu'on me passait un harnais par la tête, qu'on le serrait autour de mon cou et de ma face.

– Alors, tu aimes te battre, toi ! dit mon propriétaire en tirant encore sur la corde et en souriant entre ses dents serrées. J'aime bien qu'on me résiste. Mais je te briserai d'une manière ou d'une autre. Tu peux toujours faire ton teigneux, tu me mangeras dans la main en moins de deux, crois-moi !

Je fus entraîné le long des chemins, attaché court au hayon d'une charrette, si bien que chaque tournant, chaque courbe tirait sur mon encolure. Lorsqu'on arriva devant la ferme, après avoir franchi un pont dans un



grand bruit de roues, et que je me retrouvai dans la cour de l'écurie qui allait devenir ma maison, j'étais trempé de sueur, épuisé, la peau à vif à cause du harnais. Ma seule consolation, tandis qu'on me traînait à l'intérieur de l'écurie, fut de m'apercevoir que je n'étais pas seul. La vieille jument qui avait tiré la charrette depuis le marché fut conduite dans le box voisin du mien. Au moment d'y entrer, elle s'arrêta un instant pour regarder par-dessus ma porte en poussant un petit hennissement bienveillant. J'allais quitter le fond de mon box et m'avancer un peu, quand mon nouveau propriétaire abattit sa cravache sur le flanc de la jument en lui portant un coup si féroce que je me réfugiai de nouveau tout au fond, me recroquevillant dans un coin.

– Rentre là-dedans, vieux sac d'os ! glapit-il. Tu es une vraie plaie, Zoey, et je ne veux pas que tu apprennes tes sales tours à ce petit jeune.

Mais la lueur de gentillesse et de sympathie que j'avais surprise un bref instant dans l'œil de cette vieille jument calma ma panique et m'apaisa.

On me laissa là sans rien à boire ni à manger, pendant que mon propriétaire s'éloignait vers la ferme en trébuchant sur les pavés de la cour. Il y eut des claquements de portes, des exclamations, puis j'entendis des bruits de pas qui traversaient de nouveau la cour et des voix surexcitées qui se rapprochaient. Deux têtes apparurent à la porte de mon box. L'une était celle d'un jeune garçon qui me regarda un long moment, m'observant en détail, avant qu'un sourire rayonnant éclaire son visage.

– Maman, dit-il, d'un ton décidé. Voilà qui fera un cheval courageux, un merveilleux cheval. Regarde ce port de tête ! (Puis il ajouta :) Tu as vu, maman, il est trempé jusqu'aux os. Il va falloir que je le bouchonne.

– Mais ton père a dit de le laisser tranquille, Albert, répondit la mère du garçon, que ça lui ferait du bien de rester un peu seul. Il t'a demandé de ne pas le toucher.

– Maman, protesta Albert en repoussant la barre du verrou de la porte de l'écurie. Quand Père a bu, il sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Il est toujours soûl, les jours de marché. Tu m'as assez souvent répété de pas faire attention à lui quand il est comme ça. Donne à manger à la vieille Zoey, maman, pendant que je m'occupe de lui. Oh, il est vraiment magnifique, tu ne trouves pas ? Il est presque rouge, c'est un bai cerise, c'est comme ça qu'on les appelle, hein ? Et cette croix sur son front est parfaite. Tu as déjà vu un cheval avec une croix

blanche comme ça ? Tu as déjà vu ça ? Dès qu'il sera prêt, je le monterai. J'irai partout avec lui, aucun autre cheval pourra rivaliser avec lui, dans tout le village, ni même dans tout le comté.

– Tu as tout juste treize ans, Albert, répliqua sa mère qui se trouvait dans le box voisin. Il est trop jeune et tu es trop jeune toi aussi, d'ailleurs ton père a dit que tu ne devais pas y toucher, alors ne viens pas pleurer dans mes bras s'il te surprend ici.

– Mais pourquoi diable l'a-t-il acheté, maman ? demanda Albert. C'était un veau dont nous avons besoin, non ? C'est bien pour ça qu'il est allé au marché ? Il voulait un veau pour téter la vieille Célandine ?

– Je sais, mon chéri. Ton père n'est plus lui-même quand il est dans cet état, répondit doucement sa mère. Il dit que le fermier Easton a fait une offre pour ce cheval, et tu sais ce qu'il pense de cet homme après leur querelle à propos de la clôture. J'imagine qu'il l'a acheté uniquement pour l'empêcher de l'avoir. C'est l'impression que j'ai, en tout cas.

– Eh bien, je suis content qu'il l'ait pris, maman, dit Albert, qui s'approcha doucement de moi en enlevant sa veste. Ivre ou pas, il a jamais rien fait de mieux.

– Ne parle pas comme ça de ton père, Albert. Il n'a pas eu la vie facile. Ce n'est pas juste, dit sa mère.

Ses paroles manquaient de conviction, cependant.

Albert avait à peu près la même taille que moi et il me parla avec tant de douceur que je me calmai aussitôt et me sentis très intrigué. Je restai donc là où j'étais, contre le mur. Je tressaillis lorsqu'il me toucha, mais je

vis aussitôt qu'il ne me voulait pas de mal. Il me caressa le dos, puis l'encolure en me parlant sans arrêt des bons moments que nous passerions ensemble, en m'assurant que je grandirais jusqu'à devenir le meilleur cheval du monde et que nous irions chasser tous les deux.

Quelques instants plus tard, il se mit à me frictionner jusqu'à ce que je sois sec, puis il me tamponna la face avec un peu d'eau salée là où le harnais avait laissé la peau à vif. Il apporta une botte de bon fourrage et un grand seau d'eau fraîche. Je crois qu'il n'a pas arrêté de parler pendant tout ce temps-là. Quand il se tourna pour sortir de l'écurie, je l'appelai pour le remercier. Il sembla comprendre, car il m'adressa un large sourire et me caressa le nez.

– On va s'entendre, tous les deux, dit-il gentiment. Je t'appellerai Joey, parce que ça rime avec Zoey, et puis peut-être, parce que ça te va bien. Je reviendrai demain matin, et, t'inquiète pas, je m'occuperai de toi, c'est promis. Fais de beaux rêves, Joey !



– Il ne faut pas parler aux chevaux, Albert, dit sa mère, restée dehors. Ils ne comprennent jamais rien. Ce sont des animaux stupides. Obstinsés et stupides. C'est ce qu'affirme ton père, en tout cas, et il connaît les chevaux depuis toujours.

– Père ne les comprend pas, répondit Albert. Je pense qu'il en a peur.

Je m'approchai de la porte pour regarder Albert et sa mère s'éloigner dans l'obscurité. Je sentis alors que j'avais trouvé un ami pour la vie, qu'un lien immédiat, instinctif, d'affection et de confiance s'était établi entre nous. À côté de moi, la vieille Zoey se pencha par-dessus la porte pour me toucher le nez, mais en vain : nous n'étions pas assez près l'un de l'autre.

Chapitre 2

Au cours des longs hivers rigoureux et des étés brumeux qui avaient suivi, nous avions grandi ensemble, Albert et moi. Un poulain d'un an et un jeune homme ont plus en commun que leur gaucherie et leur maladresse.

Quand il n'était pas à l'école du village ou en train de travailler avec son père à la ferme, il me conduisait dans les champs jusqu'à un marais plat et hérissé de chardons près de la rivière Torridge. C'est là, sur le seul terrain plat de l'exploitation, qu'il commença à me dresser en me faisant marcher et trotter, puis en me menant à la longe dans un sens et dans l'autre. Sur le chemin du retour, il me laissait aller à ma propre allure, et j'appris à venir quand il me sifflait, pas seulement par obéissance, mais parce que je voulais toujours être avec lui. Son sifflet imitait le cri haché du hibou – c'était un appel auquel je répondais toujours et que je n'oublierais jamais.



La vieille Zoey, mon unique compagne, passait souvent la journée dehors à tirer la charrue et la herse, à labourer et retourner la terre. J'étais donc seul la plus grande partie du jour. Dans les champs, l'été, c'était supportable, parce que je pouvais l'entendre travailler et lui lancer un hennissement de temps en temps, mais enfermé dans la solitude de l'écurie l'hiver, je pouvais rester toute la journée sans voir ni entendre qui que ce soit, à moins qu'Albert ne vienne me rendre visite.

Comme il me l'avait promis, c'était lui qui s'occupait de moi et qui me protégeait autant qu'il le pouvait contre son père. En fait, son père n'était pas le monstre que je redoutais. La plupart du temps, il ne faisait pas attention à moi et, lorsqu'il me regardait, c'était toujours à une certaine distance. Il lui arrivait même de se montrer assez amical, parfois, mais je ne pouvais pas lui faire vraiment confiance après ce qui s'était passé lors de notre première rencontre. Je ne le laissais jamais

venir trop près, je reculait craintivement et m'éloignais à l'autre bout du champ en m'arrangeant pour que la vieille Zoey se trouve entre lui et moi. Tous les mardis, cependant, on pouvait être sûr que le père d'Albert allait s'enivrer et, à son retour, son fils trouvait souvent un prétexte pour rester avec moi et s'assurer qu'il ne m'approchait pas.

Un de ces soirs-là, en automne, environ deux ans après mon arrivée à la ferme, Albert était allé sonner les cloches à l'église du village. Il avait pris la précaution de me mettre dans le même box que Zoey, comme il le faisait toujours le mardi soir.

– Vous serez plus tranquilles ensemble. Père ne viendra pas vous embêter si vous êtes tous les deux, avait-il dit.

Puis il s'était penché par-dessus la porte et nous avait expliqué en long et en large combien il était difficile de sonner les cloches, qu'on lui avait confié la grosse cloche ténor, car on pensait qu'il avait l'âge de s'en charger à présent, et que bientôt il serait le garçon le plus grand du village. Mon Albert était fier de ses prouesses dans ce domaine, et tandis que nous restions l'un derrière l'autre, Zoey et moi, dans l'écurie, bercés par le son des six cloches qui se propageait à travers champs dans la lumière du crépuscule, nous savions qu'il avait toutes les raisons de l'être. C'est la plus noble des musiques parce que tout le monde peut en profiter, il suffit d'écouter.

J'avais dû m'endormir, car je ne me rappelle pas l'avoir entendu approcher, mais soudain la lumière vacillante d'une lanterne apparut à la porte et les verrous furent

Cheval de guerre

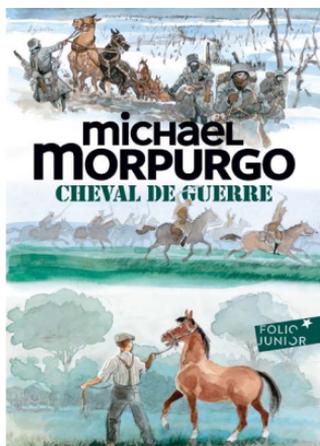
Michael Morpurgo

Été 1914. Dans la ferme de son père, en Angleterre, Albert grandit en compagnie de son cheval, Joey. Mais les armées se préparent à s'affronter et Joey est réquisitionné. Il vit bientôt l'horreur des combats auprès des soldats anglais, français ou allemands. Pour lui, il n'y a pas d'ennemis, seulement des hommes. Joey partage leurs souffrances et leurs peurs, et sait leur redonner de l'espoir.

Le récit de Joey, **cheval de guerre**, est une magnifique histoire d'humanité, racontée avec simplicité, chaleur et **émotion** par un grand auteur pour la jeunesse. Un roman **captivant**.

Illustré par François Place
et dans une nouvelle traduction de Diane Ménard

Recommandé par l'Éducation nationale



Cheval de guerre

Michael Morpurgo

Cette édition électronique du livre

Cheval de guerre

de Michael Morpurgo

a été réalisée le 24 mars 2022

par Melissa Luciani et Maryline Gatepaille

pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-07-516769-7 – Numéro d'édition : 431369).

Code sodis : U45974 – ISBN : 978-2-07-517324-7

Numéro d'édition : 542606

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications

destinées à la jeunesse.